Fiction & Cie

Tiphaine Samoyault

Traduction et violence



Seuil

TRADUCTION ET VIOLENCE

Fiction & Cie



Tiphaine Samoyault

TRADUCTION ET VIOLENCE

Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-145181-8

© Éditions du Seuil, mars 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

INTRODUCTION

Seuls, chacun dans sa langue

Dans un avenir très proche, nous voyagerons seuls, chacun dans sa langue. On n'aura plus besoin d'apprendre les langues étrangères pour aller à la rencontre des autres. On débattra peut-être encore des mérites comparés de la traduction manuelle et de la traduction informatisée, mais la seconde aura pris le pas sur la première. À l'heure où des livres paraissent entièrement traduits par des logiciels de traduction – en octobre 2018 est sorti en français le premier ouvrage scientifique de plus de 800 pages traduit par DeepL (logiciel de traduction informatisée fondé sur le *deep learning*)[1] –, la question se pose déjà. Certes, le contenu de ces livres est technique, mais l'application des progrès de l'intelligence artificielle à ce domaine est telle que ce même logiciel et d'autres comparables, même s'ils ne reposent pas tous sur les mêmes principes d'apprentissage, traduisent des textes littéraires avec un certain succès. L'Association pour la promotion de la traduction littéraire en France, ATLAS, a d'ailleurs entrepris récemment une expérience sur dix ans comparant ces différents outils (Google Translate et

1. Il s'agit de la traduction de *Deep Learning*, de Ian Goodfellow, Yoshua Bengio et Aaron Courville : *L'Apprentissage profond*, Paris, Florent Massot Éditions et Quantmetry, 2018.

DeepL) et leur évolution appliqués à un certain nombre de textes classiques, de Dostoïevski à Salinger[1]. On pourra ainsi mesurer, année après année, les améliorations apportées par les machines et leurs différents systèmes d'apprentissage. Il y a en effet deux manières de rendre les machines intelligentes. La première, utilisée jusqu'en 2016 et couramment appelée en français « traduction automatique », consiste à « nourrir » la machine de toutes les règles des langues et des dictionnaires et de l'entraîner à traduire de petits segments tout en lui signalant ses erreurs : c'est la « Phrase-Based Machine Translation », qui adopte une approche statistique. La seconde est celle, privilégiée aujourd'hui par la plupart des outils de traduction assistée par ordinateur (TAO), des « réseaux de neurones », qui implante dans la machine quantité de textes et de traductions et qui laisse l'ordinateur se former tout seul, s'entraîner et corriger ses erreurs : celles-ci lui sont signalées d'abord lors de la phase pratique de l'entraînement, puis il apprend à faire ses propres choix et ses rectifications. L'algorithme détermine peu à peu lui-même les règles de traduction qu'il va utiliser.

La mutation entraînée par l'efficacité grandissante de ces algorithmes est économique et cognitive. Elle démultiplie par milliers la quantité de traductions produites dans le monde chaque jour, accusant les inégalités de la représentation des langues et accélérant la disparition des plus fragiles d'entre elles. Elle transforme le travail du traducteur en le mettant au service de la correction ou de la vérification et non de la proposition ou de la trouvaille. Elle contraint celui-ci, s'il ne veut

1. L'expérience, intitulée « Observatoire de la traduction automatique », a défini cinq périodes ou domaines d'observation (prose classique, prose moderne, prose contemporaine, poésie et théâtre versifiés, non-fiction) et sept langues d'exercice (allemand, anglais, espagnol, italien, polonais, portugais et russe).

pas être un simple subordonné de la machine, à se former en intelligence artificielle au moins autant que dans les langues ou les cultures à traduire. Elle fait de la traduction l'opération majeure de la communication, mais moins dans la protection des spécificités de chaque langue que dans l'imposition d'un nouveau « globish », qui n'est plus l'anglais mais la traduction assistée, ou traduction automatique. Elle prétend à l'équivalence, à la transparence et au remplacement. Aussi les traducteurs privilégient-ils les langues à fort usage et sont-ils sans surprise plus efficaces et plus nombreux en anglais qu'en italien, en mandarin qu'en ouïghour, en bengali qu'en kannada. Dès lors, comment enseigner l'apprentissage profond pour certaines paires de langues où les corpus de textes traduits sont très limités ? Y a-t-il suffisamment d'échanges entre le farsi et l'islandais, entre le swahili et le coréen, pour qu'on puisse entraîner les machines à bien les traduire ? Quand on sait qu'il y a environ six mille paires de langues à traduire dans le monde, on saisit l'importance de l'enjeu. Ce problème implique l'existence de langues-relais, qui renouent avec certaines pratiques de la traduction historique humaine en confortant la position dominante d'une langue ou de quelques langues et en multipliant les risques d'erreur.

Peu de temps après la publication de ce livre-ci, des voyageurs de plus en plus nombreux arpenteront la planète pourvus d'une oreillette capable de traduire dans leur langue les propos de tous leurs interlocuteurs, quelle que soit leur langue maternelle. Actuellement, ce type d'appareil – que, rappelons-le, possèdent déjà les protagonistes de *Star Trek* – est commercialisé pour une quinzaine de langues et pratique une forme de traduction consécutive, le temps séparant la parole de sa traduction n'étant pas absolument simultané mais couvrant les quelques secondes qu'il faut à la machine pour écouter la voix,

l'envoyer dans le cloud, la transcrire et la traduire. Pour les Jeux olympiques de 2020 au Japon, Sourcenext devrait produire un appareil capable de traduire près de soixante-quinze langues à destination du marché touristique (hôteliers ou chauffeurs de taxi). Les révolutions des machines et des algorithmes sont si rapides que toute donnée est vouée à l'obsolescence. On entre par cette réflexion dans un monde où la prédiction met moins de temps à se réaliser que la pluie annoncée n'en met pour survenir.

Pour penser la transformation des relations que ce développement de la traduction assistée par ordinateur implique, il faut cesser de penser la traduction comme une opération exclusivement positive d'accueil de l'étranger ou d'apprentissage des autres par leur langue. Il faut cesser d'en faire l'éloge ou de voir simplement en elle l'espace de la rencontre entre les cultures et les différentes façons de penser. La traduction peut devenir aussi l'outil principal de la marche vers un monde isolé, où chacun n'approche l'autre que par le petit bout de l'oreillette. La transparence est violence. Tout en se gardant bien d'observer ces évolutions sur le mode de la hantise ou de l'angoisse, il paraît donc important de penser autrement l'ensemble des processus de communication ; et, pour cela aussi, de comprendre la traduction comme une opération ambiguë, complexe, capable du meilleur comme du pire. Il faut rappeler quelle puissance d'appropriation et de réduction de l'altérité elle a manifesté dans l'histoire des rencontres culturelles, qui sont aussi des histoires de domination.

La généralisation contemporaine d'un discours positif sur la traduction, facteur de pluralité et d'ouverture, de relation éthique à l'autre, qui en fait le plus souvent désormais l'antonyme de la guerre ou du conflit, prive celle-ci d'une partie importante de sa force pensive. Outre qu'elle joue un rôle

parfois décisif (et peu à son avantage !) dans les processus de guerre, comme l'ont montré Emily Apter pour la guerre en Irak, Mona Baker pour le conflit israélo-palestinien et Alain Ricard pour le contexte de l'apartheid[1], elle est aussi l'espace irréductible d'une confrontation. De tous les objets de pensée, il en est peu qui soient à ce point non solubles dans la dialectique, qui restent si obstinément attachés au deux, à la différence et à l'opposition. Placer la langue de la traduction dans le vocabulaire du consensus démocratique ne va donc pas sans paradoxe, ni sans difficulté : cela implique de réduire, d'affaiblir, voire de nier totalement, tous les conflits qui sont inscrits en elle. Ce tournant éthique de la traduction, révélateur d'une mutation du discours politique général allant dans ce sens (parvenir à une société pacifiée, sans conflits, vivre dans un monde sans ennemis…), s'impose au prix d'une réduction de la différence entre l'un (ou soi) et l'autre, d'une confiance sans doute assez fallacieuse en la réciprocité et l'empathie. Ce sont ces paradoxes et ces difficultés que j'aimerais en partie défaire dans ce qui va suivre, afin de redonner à la traduction son potentiel de négativité active.

La négativité ne tient pas seulement à la perte supposée qui se produit dans le passage d'une langue à l'autre. Comme espace de la relation, la traduction est aussi le lieu d'un conflit qu'il s'agit de réguler pour préserver une forme de pluralisme. « Traduction agonique » pourrait être le nom de cet antagonisme apprivoisé. Son potentiel est théorique puisqu'elle propose de

1. Emily Apter, *The Translation Zone : A New Comparative Literature*, Princeton, Princeton University Press, 2006 ; traduit de l'anglais par Hélène Quiniou sous le titre *Zones de traduction. Pour une nouvelle littérature comparée*, Paris, Fayard, 2016. Mona Baker, *Translation and Conflict : A Narrative Account*, Londres/New York, Routledge, 2006. Alain Ricard, *Le Sable de Babel. Traduction et apartheid*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

renverser la dialectique en ne reconnaissant pas la synthèse. Il est aussi politique : comment penser la différence qui ne se réduit pas, le conflit qui ne se résout pas ? Enfin, il est pratique. Beaucoup de traducteurs connaissent bien des aspects scéniques de cette confrontation conflictuelle avec l'autre (l'autre langue, l'autre auteur, l'autre texte…), relation dans laquelle ils se débattent, où leur propre langue se fragilise et qui les laisse souvent impuissants ou incomplets : défaillants. Indiquer les voies par lesquelles la traduction est aujourd'hui engagée dans le discours du consensus conduit à montrer aussi comment celles-ci constituent une mutation discursive par rapport à des discours antérieurs et dans l'histoire longue des discours la concernant. Dans certains lieux, la traduction continue à faire jouer les conflits : il y a une polémique du traduire et une polémique dans le traduire. Rappeler cet aspect de la réflexion, analyser la force du négatif dans la pensée de la traduction, voilà un des objectifs de ce livre. Il n'est pas question de simplement renverser un discours positif en discours négatif, il s'agit d'instituer une dimension de conflit qui permette de voir se lever des contradictions dans la pratique, des forces de domination ou de vulnérabilité des langues, de nouvelles relations issues de l'interaction de l'homme et de la machine reconfigurant les communautés et les liens qui s'établissent entre elles.

Depuis de nombreuses années j'ai choisi d'enseigner les mouvements par lesquels la littérature circule et se transmet plutôt que la littérature elle-même. La raison en est sans doute que je me suis aperçue que l'expérience de la littérature était un « pour soi » qui ne s'enseignait pas. Plutôt que l'échappée savante par l'histoire littéraire, j'ai préféré le détour par l'atlas, du côté des voyages des textes et des langues, où les œuvres sont en perpétuelle transformation et ne ressemblent jamais vraiment

à elles-mêmes ; où l'on croise tant d'histoires de reprises, de découvertes, d'injustices et d'oublis. Une autre raison en est que ma discipline universitaire, la littérature comparée, a été profondément transformée par l'ouverture vers la littérature mondiale. Celle-ci ne doit pas être considérée comme un tout saisissable par la connaissance ou par l'esprit, elle doit l'être comme un ensemble de relations, dont on peut faire un système (comme Pascale Casanova le montre dans *La République mondiale des lettres*) mais que l'on peut aussi envisager de façon plus souple en mettant en évidence certaines relations spécifiques, dont on retrouve les traits dans d'autres cas (selon des variables repérables dans l'espace et dans le temps). Surtout, on peut produire une pensée du traduire qui accompagne le mieux possible le décentrement provoqué par une perspective mondialisée, et qui ne soit ni franco-centrée ni exclusivement européo-centrée (comme l'est restée longtemps la littérature comparée).

C'est la tâche que je me suis donnée avec les étudiantes et les étudiants que j'accompagne le temps d'un master ou d'une thèse. Avec Claude Mouchard, à Paris 8, nous avions fondé une revue d'étudiants, intitulée *Translations*, où nous proposions aux nombreux étudiants étrangers présents dans nos cours de nous faire découvrir leur littérature par le biais de traductions : nous y publiions aussi bien des poètes géorgiens que des poètes coréens, des petites proses islandaises contemporaines que d'anciens contes créoles, des proverbes bambaras que des poèmes palestiniens. La collaboration des étudiants qui avaient le français pour langue maternelle était décisive pour stabiliser les traductions, leur donner sens et rythme. La traduction est un art collectif ; elle permet de réfléchir à des formes de collectivisation du littéraire, à plusieurs niveaux : parce qu'on y est toujours au moins deux, et qu'on peut être aussi plusieurs (et il n'est pas surprenant que les expérimentations de l'Oulipo aient placé

la traduction au premier plan) ; mais aussi parce que l'œuvre elle-même est pensée comme étant plurielle ou composée de l'ensemble de ses états, écrits, oraux, passés, présents et à venir : c'est la thèse de Borges sur Homère, celle de Léon Robel et de Jacques Roubaud sur la poésie[1]. Pendant un certain temps, je présentais cette idée d'une pluralité de l'œuvre et d'une relative disparition de l'original comme paradoxale. Je la perçois aujourd'hui comme une évidence. Le texte n'a de véritable existence qu'entre les différentes versions. On n'accorde pas l'autorité majeure à une seule d'entre elles ; on n'inscrit même plus la substitution d'autorité par laquelle on pense parfois la traduction, mais on remet en jeu cette question, en renonçant notamment au problème de la « fidélité ». On engage de nouveau, par rapport à la stabilité longtemps attribuée à l'écrit, des procédures de transmission qui sont davantage celles de l'oralité. Ainsi, cette pensée participe à une conception renouvelée du texte littéraire capable peut-être de réconcilier oralité et écriture, du moins à ne pas en faire deux modalités entièrement séparées du littéraire.

La pratique de la traduction est essentielle pour la penser, de nombreux théoriciens l'ont souligné. C'est par elle qu'on éprouve aussi les résistances du traduire et les puissances de conflit qu'il y a en elles. Aux côtés de Michel Deguy, de Claude Mouchard toujours et de Martin Rueff, nous en faisons le programme de la revue *Po&sie*. La raison ou la déraison poétiques

1. « Un poème s'identifie à l'ensemble structuré de ses états (écrits ou oraux ; lectures et publications ; souvenirs dans telle ou telle tête ; traductions et réécritures ; passés ou présents […]) – et ses états traduits sont loin d'être une composante négligeable de sa définition même, dans la langue où ils sont d'abord composés, avant d'être traduits et retraduits sans cesse par lecteurs et auditeurs » (Jacques Roubaud, « Parler pour les "idiots" : Sébastien Chasteillon et le problème de la traduction », *Seizièmes Assises de la traduction littéraire (Arles 1999)*, Arles, Actes Sud, 2000, p. 34-35).

sont aussi la raison ou la déraison traductives. Dans l'effort pour traduire les poètes, ce n'est pas la transparence qui est violence, comme avec la traduction assistée par ordinateur, mais le corps-à-corps avec la langue travaillée par le poème au-delà de sa limite. Le sens, pas plus que les sons et les mots, n'est enclos définitivement dans le poème. Ils peuvent voler. Les étourneaux donnent une forme à leur envol, énigmatique pour nous, mais surprenante et belle. Et pourtant ils volent et se déplacent, transportent leur forme ailleurs selon un rythme qui dessine leur espace et leur temps. Le poème nous met à l'épreuve de nos usages quotidiens et sociaux du langage et des malentendus qu'ils provoquent. En le traduisant, nous libérons la relation de la parole et de la vérité.

Traduire pour rester face à face
En silence
Dans le miroir de la langue
Traduire pour me rejoindre
Là où je ne suis plus
Et pour les rejoindre
Où ils ne peuvent plus être.
Traduire pour me rapatrier
Syllabe après syllabe
Mot après mot
Phrase après phrase.
Traduire comme on ferme les paupières
– points de suture.
Traduire contre les cendres
Traduire contre les cendres
Traduire contre les cendres[1].

1. Martin Rueff, « Haute-fidélité », in *Comme si quelque*, Chambéry, Comp'Act, 2006, p. 173.

La violence est d'abord dans le langage qui sépare avant de réunir. Le pluriel des sens est source de conflit avant d'être une richesse. La traduction a aussi affaire avec cette violence-là, pour rapatrier les morts et tout ce qui est tu. « Traduire contre les cendres » : contre la violence de la destruction, traduire contre la disparition inévitable. En affrontant directement le conflit inhérent à toute rencontre, la traduction prend aussi en charge ces violences du monde et de la vie en commun.

1

Traduction et consensus démocratique

> Comment dit-on grand-mère, en français ?
> – En français ? Grand-mère.[1]
>
> Eugène Ionesco

Qu'il soit discours théorique ou discours institutionnel, qu'il s'écrive en français, en anglais ou dans toute autre langue, le discours contemporain sur la traduction favorise la positivité du geste : il peut être le révélateur de la vérité selon Hans Georg Gadamer, synonyme de la pensée chez Walter Benjamin ; il peut être hospitalité pour Antoine Berman ou pour Paul Ricœur ; il est encore le garant de la pluralité contre l'ontologie selon Barbara Cassin dans son introduction au *Vocabulaire européen des philosophies*, gardien de la pluralité contre l'hégémonie de la langue unique. Avec les réserves de rigueur, les « malgré » de la résistance des œuvres à la traduction et des difficultés du traduire, ce discours s'exprime sur un plan institutionnel, celui de la politique ou de la doxa, autant que sur un plan philosophique et théorique. C'est un propos généreux, ouvert et confiant. Il repose le plus souvent sur la croyance

1. *La Leçon*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1954, p. 128.

dans les vertus de la communication entre les cultures, sur l'éloge de la diversité et sur l'oubli des relations d'inégalité ou de domination.

Les discours institutionnels, ceux qu'on entend de la bouche de certains experts ou chargés de mission à la langue dans les organismes internationaux, illustrent parfaitement ces convictions généreuses. Ainsi, Mikaël Meunier, qui travaillait à la Direction générale de la traduction à la Commission européenne, et qui présentait son service comme le plus grand office de traduction institutionnelle au monde (avec en 2014 1 500 traducteurs, 24 langues officielles et 552 combinaisons linguistiques possibles), affirmait que « l'Union européenne, c'est une communauté de peuples, de valeurs. C'est une union riche de multiples diversités : diversité religieuse, diversité linguistique, diversité ethnique… Non pas un simple mélange, mais une véritable mosaïque. Et c'est ce type de diversité qui fait de l'Europe ce qu'elle est devenue : d'une terre de conflits à une source de richesses. Sans cette diversité, l'Europe en tant qu'idée, en tant que projet, n'existerait plus[1] ». Traduite en œuvre d'art chatoyante et colorée, la diversité est exaltée comme l'instrument d'un développement pacifié. Si l'ennui naît de l'uniformité, l'harmonie découlerait alors logiquement de la multiplicité. Cette Commission européenne est celle qui a mis au point le service eTranslation permettant aux administrations publiques d'obtenir rapidement des traductions automatiques brutes à partir de et vers toutes les langues officielles de l'Union européenne. L'outil est utile et il est relativement effi-

1. Mikaël Meunier, responsable linguistique, Direction générale de la traduction, Représentation en France de la Commission européenne – http://www.agence-erasmus.fr/article/44/mikael-meunier-commission-europeenne-traduction-et-multilinguisme.

cace. Mais il réduit singulièrement le multiple des langues en le reconduisant à du même sous l'effet du calcul machinique. Faudrait-il se rassurer en se disant qu'il n'est pas encore parfaitement fiable, qu'il a besoin de la collaboration de locuteurs bilingues, que rien ne remplace la communication humaine ? Ce n'est pas sûr.

Longtemps délégué général à la langue française et aux langues de France auprès du ministère de la Culture, Xavier North est lui aussi un ardent défenseur de la diversité linguistique et de la fécondité des échanges entre les langues. À ce titre, il se mobilise en faveur de la traduction comme enjeu politique, intervenant dans de très nombreuses institutions, dans les médias, mais aussi dans le catalogue de l'exposition présentée au MuCEM de Marseille en 2017 sous le commissariat général de Barbara Cassin, *Après Babel, traduire*. L'intérêt de son discours vient de ce que sa position le rend tout à fait décomplexé par rapport à l'emploi du vocabulaire de la domination et de la souveraineté. Il n'a pas peur de dire que la France doit maintenir son rayonnement dans « le territoire de l'expansion coloniale française », même s'il reconnaît en même temps le caractère problématique de la coexistence des différentes langues dans ces régions du monde. C'est pourquoi lui aussi recommande de « s'ouvrir aux autres communautés linguistiques par une grande politique de la traduction »[1].

1. Xavier North, « Territoires de la langue française », *Hérodote*, nº 126, 2007/3, p. 9-16. Dans le texte qu'il écrit pour le catalogue de l'exposition du MuCEM, *Après Babel, traduire*, il déclare : « [S]eule la traduction – parce qu'elle permet le passage d'une langue à l'autre tout en préservant la spécificité de chacune d'elles – apporte une réponse susceptible de concilier les deux impératifs auxquels l'Europe est fondamentalement attachée : le maintien de sa diversité linguistique (qui dépend de la "fonctionnalité" de chacune des langues concernées) et la construction de son unité (grâce à la circulation des idées et des expressions culturelles et artistiques) » (Xavier

Ses idées ont été reprises par tous les politiques depuis lors, au point qu'une des premières décisions d'Emmanuel Macron en tant que président concernant la langue française a consisté à créer un prix de traduction et que Françoise Nyssen, alors ministre de la Culture, a ouvert le Salon du livre de Beyrouth de 2017 en parlant de la langue que nous avons en partage, « le français » et de la langue qui nous relie, « la traduction ». Cette idée de la traduction comme langue, qui s'autorise bien souvent de la formule d'Umberto Eco, « La langue de l'Europe, c'est la traduction », est efficace, même si elle est fausse, bien entendu. La traduction n'est pas une langue, mais une opération entre les langues. Une telle formule a pour particularité de masquer l'éventuelle béance qui sépare l'une et l'autre langue et que la traduction peine souvent à combler : elle apaise le conflit. Si, comme le dit Françoise Nyssen, « le dialogue entre la France et le Liban passe par une autre langue : celle de la traduction[1] », alors la traduction remplacerait la connaissance des langues autres. Parce que la traduction implique encore le multilinguisme de ses praticiens, elle favoriserait ce miracle de rendre tout le monde multilingue à son tour. Ce discours repose, peut-être malgré lui, sur un déni important : faire de la traduction une langue, c'est dans ce cas oublier l'arabe, la nécessité de se former à l'arabe, langue encore bien peu apprise par les Européens, et de désenclaver les références arabes et islamiques.

North, « Politique de la langue : points chauds », in *Après Babel, traduire*, Arles, Actes Sud/MuCEM, 2016, p. 73).

1. « Discours de Françoise Nyssen, à l'occasion de l'inauguration du Salon du livre francophone de Beyrouth », 3 novembre 2017 – http://www.culture.gouv.fr/Presse/Archives-Presse/Archives-Discours-2012-2018/Annee-2017/Discours-de-Francoise-Nyssen-a-l-occasion-de-l-inauguration-du-Salon-du-livre-francophone-de-Beyrouth.